

Claude Roëls

Le monde en ses métamorphoses

« Pour moi, il ne s'agit plus de métaphore,
mais de métamorphose. »

Georges Braque, *Le jour et la Nuit*.

Œuvre il n'y a que là où le monde est à l'œuvre. Qu'il s'agisse d'un ouvrage, d'un tableau, d'une action, c'est du monde que l'œuvre tient sa force et son éclat, ou plus exactement son aspect incommensurable et la fulguration de ses métamorphoses. L'œuvre de Kostas Axelos répond à ce sens plein et rigoureux. Son dernier livre, *Métamorphoses*¹, offre le fruit d'une pensée qui « correspond à une sérénité participant aux rythmes du monde et aux métamorphoses de ses rythmes et fragments »². Entre une « question préalable » et des « questions ouvertes », les six essais qui composent le livre constituent autant d'approches du « même en question » (tel est le titre du sixième texte), autrement dit du monde. Les approches s'inscrivent dans l'expérience ou l'épreuve du monde qui caractérise en propre la pensée d'Axelos : « Cette pensée-expérience concerne le monde ».³

Il importe ici d'être précis. Faire l'expérience ou l'épreuve du monde signifie que la question de la pensée est le monde et non l'être. Le monde est l'« horizon de "l'être" » (p. 19), il « dit plus que l'être ou la totalité de ce qui est » (p. 80). Le monde, bien qu'ayant vibré dans la parole des penseurs depuis Héraclite jusqu'à Heidegger⁴, a en quelque sorte été oblitéré par l'être et est demeuré impensé. Ainsi, ne voir dans la pensée d'Axelos qu'une transposition en termes de monde de ce que dit Heidegger en termes d'être revient à méconnaître l'enjeu de cette pensée. « Notre tâche consiste (...) à prendre congé de l'être (...) et à nous ouvrir au jeu des incessantes métamorphoses du monde » (p. 153). A une époque où la pensée se trouve congédiée par la technique scientifique, Kostas Axelos nous invite à prendre congé de l'être, c'est-à-dire à le saluer avant de partir, salut de la pensée qui part vers le monde d'où elle provient. « S'il s'agit de parler et de penser autrement qu'en termes d'être, on ne se débarrasse pas de l'être ou plutôt du jeu qui à travers lui demeure incontournable » (p. 154). Parler autrement en essayant de dire le monde, c'est du même coup parler une langue qui relève non de la métaphore,

1. Paris, Éditions de Minuit, collection « Arguments », 1991. Le sous-titre du livre, à ne pas négliger, est : « Clôture-ouverture ».

2. *Métamorphoses*, p. 101.

3. *Ibid.*, p. 80. Signalons qu'à la différence de ses précédents livres, y compris *Systématique ouverte* (1984), Kostas Axelos dans *Métamorphoses* écrit en général le *monde* en italique et non plus avec une majuscule.

4. Kostas Axelos n'est guère un familier des notes en bas de page. L'importance de la note consacrée à Heidegger (plus de quarante lignes, pp. 16-17) retient d'autant plus l'attention du lecteur. Rompant en visière avec le babil de bien des ouvrages sur Heidegger, les frappant selon nous de nullité, elle mérite d'être méditée de façon questionnante. Il y est notamment dit : « (...) Heidegger, le penseur de la vérité de l'Être, ment souvent (...). Sa parole se dit, s'écrit sur plusieurs registres — entre autres le privé et le public. Il suit des chemins divers, presque simultanément. Sa foi dans l'esprit du national-socialisme n'est pas négligeable et comporte différents aspects ; elle n'est pas pour autant décisive et sa pensée ne s'y laisse nullement réduire. (...) Heidegger joue-t-il double jeu ? Oui et non. Il reste dans le dédoublement, le clivage, qui ne sont pas seulement métaphysiques. (...) Les détracteurs grossiers d'une pensée, les adorateurs aplatisants et les modérateurs gris passent à côté de son jeu d'ombre et de lumière ».

mais bel et bien de la métamorphose. A l'écoute de la poéticité du monde, attentive à un quotidien tout à la fois horrible dans sa médiocrité et susceptible parfois d'une transfiguration, la langue que parle ce livre entre pour ainsi dire d'elle-même en dialogue avec l'art et la poésie qui ont toujours parlé, non point la langue de l'être, mais celle, radieuse, du monde.

C'est précisément par la question de cet autre rapport à la langue que s'ouvre le premier essai qui a pour titre « De la mythologie à la technologie ». A vrai dire la question traverse et travaille l'ensemble de l'essai. Elle acquiert vers la fin encore plus de vigueur : « Les mots nous manquent aux deux bouts de la chaîne (...) Le manque, le défaut de mots pour dire ce qui nous interpelle, à cause et en dépit de toutes les — *logies*, caractérise notre situation où se prépare aussi secrètement le pas suivant (...) Comment nommer ce qui se joue ? » (p. 53). Mythologie et technologie sont aux deux bouts de la chaîne, celle-ci n'étant pas à comprendre comme une progression linéaire, mais « comme une spirale, à double entrée et sortie » (p. 35). Quelle est la nature du lien entre le mythe et la technique ? En quoi leur intime connexion concerne-t-elle au premier chef notre époque qui est celle de la technique ou encore de l'humanité planétaire ? « D'où est-ce que la mythologie prend son élan, d'où la technologie ? Ce qui donne de l'élan à ces élans constitue la question » (p. 48). Dans son cheminement questionnant, Kostas Axelos remarque que ce qui fait encore défaut à l'époque technologique, c'est une véritable technologie. Qu'entend-il en l'occurrence par technologie ? « Nous appelons ici, dans ce texte et dans ce contexte, par le terme de *technologie* non pas ce qui sert à désigner une discipline qui affronterait un aspect ou une région du monde, ou un mode particulier de fonctionnement des machines, des appareils et des instruments, mais l'ensemble de la puissance qui caractérise notre époque » (p. 37)⁵. L'homme d'aujourd'hui est mû par une « mytho-techno-logique » qui ne cesse massivement d'étendre son empire. Il ne s'agit pas, — il ne peut plus s'agir —, de se demander dans quel but ou pour quelle raison les choses se passent ainsi. Les fondements qui rendaient possibles de telles interrogations se sont en effet effondrés. C'est alors du sans-fond que pour la pensée la question se fait jour : « D'où provient l'élan mytho-techno-logique, sa force, son énergie ? » (p. 51). Qui épouse la question fait l'expérience du monde. Loin du tumulte médiatique, s'écartant et tenu à l'écart, par là plus proche de ce qui fait vraiment question, l'homme d'une telle expérience demeure selon le mot de René Char « sans contentement ni désespoir », en souci de la langue que parle le monde, en souci du monde qui le sollicite :

« Si tout, dans le monde tel qu'il se donne, est à la fois désigné, nivelé, dévasté et offre des possibilités de percée, comment pourrions-nous à travers un mouvement polyphonique, dire et expérimenter le monde qui se donne et n'est jamais donné ? Comment pourrions-nous penser selon le rythme d'une pensée assumante et transgressante, vivre selon un style de vie et nous montrer aptes à contribuer

5. Dans le troisième essai (« L'aventure de la technique scientifique »), Kostas Axelos revient sur la distinction, à nos yeux essentielle et productive, entre un sens faible, habituel, du mot technologie et un sens fort : « Quant à ce qu'on appelle communément technologie, il n'est formé que par des technologies précises et il se détache comme un ensemble particulier comportant des procédés spécifiques. Mais la technologie, au sens fort, se met à surplomber la technique et, *a posteriori*, la *techné* qui façonnait la *physis*. » (p. 86, cf. aussi p. 85).

à une métamorphose qui, par-delà la clôture qui cache une ouverture, entre plus en avant dans l'ouverture non dépourvue de clôture et qui nous sollicite ? » (p. 54).

Le fil conducteur du deuxième essai, « Œdipe à Colone et l'assomption de l'homme », est peut-être bien l'amitié : « Fervent amour de la vie et aride plainte désespérée sont liés, vont ensemble, assumés dans et par l'amitié (la *philia*) pour le monde "et" le temps », écrit Axelos au début de ce texte à propos de la dernière tragédie de Sophocle dont il fait une lecture sobre et pénétrante. Sa lecture nous ouvre au « jeu du monde comme temps », lequel « s'éploie à travers l'errance » (p. 81). Au cours de la lecture, la question de l'amitié se précise : « L'amitié peut-elle englober l'éros et l'amour comme étant leur source ? » (p. 63). Aujourd'hui, à l'époque de la fin de l'homme, la question consiste à savoir si l'homme peut « s'ouvrir amicalement à la radicale finitude du monde ? » (p. 77). Et c'est enfin sur ce que l'amitié a de problématique — ce dernier terme n'étant pas à prendre ici dans un sens restrictif — que se conclut le texte : « Cet homme en voie d'assomption peut manifester de l'amitié à l'égard de "lui-même", des autres, de la *technique* qui régit le monde calculable et l'homme calculé (par la théorie mathématique et stratégique des jeux), sans que cette amitié soit comprise de manière idéaliste ou romantique, puisqu'elle inclut le conflit et demeure en fin de compte au plus haut point problématique » (p. 81). Lorsque nous disons que l'amitié est le fil conducteur de ce texte de *Métamorphoses*, il ne faut surtout pas en déduire que chacun des six essais traite expressément d'un thème particulier. Ce n'est jamais d'un thème dont s'enquiert la pensée. Échappant aussi bien à la sclérose de la philosophie universitaire qui se persuade que de grands thèmes de réflexion surnagent au milieu de son fatras érudit qu'au tournis du discours médiatique pour lequel il n'y a que la ronde sans fin des thèmes de discussion, sans parler des mixtes hideux des modes intellectuelles, la pensée, à l'épreuve du monde, découvre qu'il ne saurait y avoir pour elle de thème, car tout ce qui est posé suppose un sans-fond et est appelé à trembler.

A travers chaque essai du livre, les notions circulent ou plutôt se répercutent et se répondent. On le voit bien d'ailleurs avec la notion d'assomption dont le sens se trouve déjà éclairé à la fin du premier texte : « Assomption ne signifie pas sanctification, divinisation, élévation à une dimension "supérieure" » (p. 54). L'assomption de l'homme qu'Axelos nous demande de penser en gardant à l'esprit « le souvenir d'un grand errant qui s'appelait Œdipe » (p. 78), ne doit pas être conçue en écho au sens qu'a pris en latin puis en français le terme dans la langue de l'Église comme quelque chose de miraculeux et de glorieux. « C'est avec toute sa misère et toute sa grandeur que l'homme passe dans ce qui le dépasse » (p. 77). L'assomption de l'homme ne se laisse pas davantage dire dans le langage des valeurs. Hormis chez quelques incurables nicodèmes, le langage des valeurs semble surtout faire recette chez les médiocres finassiers de la politique et du marketing. L'assomption de l'homme n'est pas davantage l'affaire de l'humanisme qui « pense court » ou de l'anti-humanisme qui « est aveuglé par un mirage et finit dans le cauchemar » (p. 77). L'assomption « se fait par et à travers l'homme, mais non pas seulement ou principalement par lui, ou par quelqu'un ou quelque chose » (p. 78). Le monde nous fait signe, un signe d'amitié. A nous de le lui rendre, à nous de jouer le jeu.

Mais comment est-ce possible si l'homme qui vit « L'aventure de la technique scientifique » (c'est le troisième essai) prétend aménager l'espace, le temps, sa propre existence et le monde lui-même ? A l'ère de la technique, l'homme se prend aisément pour le maître du jeu. « Technique et savoir, technique et science, technique et imaginaire composent un tout théoriquement et pratiquement indissoluble, inextricable, conformément à l'appel du *management* qui vise l'aménagement de la planète et des astres proches » (p. 83). Déjà dans le premier essai, Axelos soulignait l'aspect prépondérant et envahissant de cette réalité de l'époque actuelle qui dépasse, et de loin, ce qu'on appelle la réalité économique. L'appel du management régit le politique, tout comme l'économie, la science ou la culture : « "Tout" est arrangé, aménagé, régi et géré — par le *management* —, tout se donne en spectacle, réglementé et mis en scène jusque et y compris dans ses recoins les plus dissimulés (...) » (p. 49). Tout est non pas pensé, mais à la fois analysé et ressenti en termes de produit, à commencer par l'homme lui-même. On gère les ressources humaines comme les ressources naturelles. Élèves des grandes écoles, étudiants des universités, cadres et employés, chercheurs et journalistes, chanteurs et faiseurs de livres sont perçus et se perçoivent eux-mêmes comme des produits. Mais il importe ici de ne pas se méprendre. La pensée d'Axelos ignore l'acrimonie. Elle ne se consume pas en regrets nostalgiques et jamais elle ne cède à la pente du mépris. Générosité et hauteur de vue, en elle, se conjuguent. Mais une générosité sans concession psychologique, puisant à la source même de la poéticité du monde, est vite prise de nos jours pour une certaine froideur et l'on est trop heureux de pouvoir ramener la hauteur de vue d'une pensée du monde qui au fond dérange à une opinion hautaine sur le cours des choses. Axelos n'attaque nullement la techno-science. « L'aventure de la technique scientifique est marquée par d'exceptionnelles découvertes et inventions, d'énormes réussites. La fragmentation et la spécialisation portent des fruits. Il n'est pas question de revenir à quelque unité indifférenciée primordiale, de jouer le monde de la vie naturelle et prétendument immédiate contre le décisif découpage qui a été opéré (...) » (pp. 91-92). Il ne s'agit donc point de prôner un retour à ce qui, en toute rigueur, n'a d'ailleurs jamais été en tant que tel. La tâche de la pensée, c'est la lucidité, « l'impossible lucidité, en tant que clairvoyance du clair-obscur » (p. 112).

La clairvoyance du clair-obscur permet à Axelos de laisser aux questions le temps de se déployer. Cela est manifeste dans le quatrième texte qui est d'un bout à l'autre une question : « Quel peut être l'avenir de l'Europe future ? » L'Europe n'est point comprise ici en termes purement géographiques. L'europanisation croissante de la terre entière confère à la question un aspect décisif. D'emblée l'avenir est distingué du futur. Le futur n'est que ce qui va venir, l'avenir porte en lui l'avènement d'une ouverture. C'est autour de cette distinction que s'articule en fait l'essai. Ce que sera l'Europe future, l'Europe actuelle de la production-consommation l'indique déjà nettement. Toujours un peu en crise, secrétant sa propre critique :

« L'Europe future ne va pas connaître et reconnaître une mise en question majeure, une constestation radicale. (...) Dans un mélange inextricable de fonctionnement et de dysfonctionnement, de satisfaction facile et de perpétuelle insatisfaction, d'acceptation et de résignation, d'aise et de malaise, de consensus et de dissensus — et dans une indifférence généralisée puisque tout se vaut, est égal —, tout suivra

son cours. (...) On essaiera de remédier à l'indifférence généralisée en stimulant individus, groupes et multitudes par tous les simulacres et toutes les stimulations possibles et imaginables pourvu que cela ne perturbe pas les règles du jeu. » (p. 116 et p. 117).

Tout ce qui gère et est géré sera absorbé, digéré. Tout sera transformé en « culture ». Issue de la neutralisation technique des êtres et des choses, la médiocrité gagnera de plus en plus de terrain, elle gagnera même la terre entière. Dans de telles conditions, une question se fait jour : « Quel type de démocratie constituera le régime de l'avenir ? Et quel sera son moteur ? » (p. 130). La question implique sans équivoque que le régime démocratique se révèle le moins fermé. Et pourtant la démocratie, dans sa réalité comme dans sa possibilité, doit être questionnée. Car enfin cette démocratie avec ses compromissions et ses corruptions, ses discours démagogiques et ses réalités oligarchiques, « cette démocratie et quelle que soit sa forme politique particulière est-elle donc le résultat de toutes les luttes de l'humanité ? Cette démocratie ne comporte-t-elle pas ses propres formes de tyrannie et ne peut-elle pas en engendrer de nouvelles ? » (p. 176-177). En reformulant ainsi son interrogation à la fin de *Métamorphoses*, dans la partie des « questions ouvertes » consacrée au texte sur l'Europe, Kostas Axelos se porte droit au cœur d'une question que tout le monde ou presque cherche à éluder. Faut-il en conclure que tout avenir est d'ores et déjà raturé, que tout s'est refermé, que tout n'est que clôture ? Ce serait là aller un peu vite en besogne ; le désespoir aussi peut être bien commode. Ce serait oublier que nous sommes également déjà entrés sans pouvoir explicitement le dire et sans même le savoir dans un autre rapport au temps et au monde. « Toujours en route, toujours nous en allant, jetés dans la course planétaire, nous sommes embarqués dans une inévitable aventure planifiée et programmée. Cela ne nous dispense pas nécessairement d'être attentifs à l'ouverture. L'attente, l'attention à, la tension vers peuvent nous orienter non pas vers une issue, mais vers un lieu rythmé par le temps, accueillant le jeu d'ombre et de lumière » (p. 125).

Le cinquième essai qui concerne « La question de la fin de l'art et la poéticité du monde » s'ouvre par un dialogue non seulement avec Hegel, mais encore avec Marx, Nietzsche et Heidegger. Une mise en question des mots-clés correspondant à la fin de l'art et à celle de la philosophie fait apparaître que « c'est le monde qui s'ouvre à nous, après la clôture de l'art et de la philosophie (...) Par-delà la clôture, par-delà la "fin de l'art" et la "fin de la philosophie", s'ouvre la question de notre rapport à ce qui précède cette fin, la traverse et lui succède » (p. 140). La possibilité pour l'homme de faire l'expérience de la poéticité du monde est indissolublement liée à l'avènement et au déploiement de la technicité universelle régissant notre époque. L'époque de la technique planétaire marque tout de son empreinte sans être pour autant la marque d'aucun absolu. C'est ce qui la différencie des trois grands absolus qui furent la nature ou plutôt la *physis*, puis le Dieu judéo-chrétien, et enfin l'homme prenant le pouvoir comme sujet cartésien. « L'homme lui-même, en tant que sujet triomphant, centre et sens de tout ce qui est, commence à mourir, se trouve décentré, n'a pas de fondement : la subjectivité a beau se socialiser, elle flotte en plein vide » (p. 148). Loin d'être un refuge

esthétique face à l'immonde, rendant même impossible une telle façon de voir, l'expérience de la *poéticité du monde* « pourrait correspondre avec autant d'attachement que de détachement, à la *technicité universelle* » (p. 148). Elle nous offre l'occasion de ne pas séparer hermétiquement le quotidien de l'inhabituel et nous demande de nous rendre disponibles à l'appel du monde qui joue son jeu. « Il ne nous est pas donné de fuir intégralement la quotidienneté qui souvent nous écrase, ni de nous fermer entièrement à tout appel qui nous secoue » (p. 152).

« Le même en question » (ainsi s'intitule le sixième et dernier essai), c'est le monde en ses métamorphoses. Le même ne se confond pas avec l'identique et le monde n'est pas à comprendre au sens d'un englobant suprême ou encore d'une entité ultime. « Le même qui se déploie, sans être ou exister, en tant qu'*un-multiple*, indique la richesse du divers (...) Les métamorphoses relèvent du même *et* le métamorphosent (...) Le même en tant que monde n'apparaît jamais entièrement dans ses fragments, bien que ceux-ci en témoignent — pour les témoins attentifs » (p. 159, pp. 162-163). Quand ces témoins prennent la parole, ils parlent alors une langue qui, avec tout ce que cela implique, n'appartient plus à la métaphysique. « Cette langue — avec sa musique et sa signification translogique des mots — n'a pas à métamorphoser une ou des choses et des situations préalablement existantes, mais elle bat au rythme des métamorphoses du monde » (p. 154). En évoquant la langue qui tente de dire le monde, et non de l'exprimer, Axelos fait dans ce dernier texte directement écho au souci qui se manifestait déjà dès le début du premier, souci qui confère à l'ensemble du livre son ton et son style. Mais « chez qui, et sur quel *plan* » une telle pensée « pourrait-elle trouver un répondant ? » (p. 166). Pour être un répondant, il ne faut surtout pas chercher à dire son mot, ni croire aux maîtres-mots. Sans doute faut-il d'abord apprendre à écouter, à écouter jusqu'au silence, pour parvenir à dire « la puissance silencieuse du même » (p. 170).

C'est par des « questions ouvertes » que le livre s'achève. Il serait selon nous absurde de prétendre « résumer » ce véritable finale au sens musical du terme. Laissons donc la parole à Kostas Axelos. Écoutons, graves, sereines et amicales les dernières lignes de *Métamorphoses* :

« Pendant que l'homme rapetisse en voulant tout dominer, n'est-il toutefois pas destiné à connaître une assomption en pensant et en éprouvant la vacuité inévitable de tout type de pouvoir ? Quand nous acceptons de reconnaître que l'énigme de l'histoire ne comporte pas de solution et qu'aucun régime n'en constitue une, comment contribuer, avec poéticité et avec toute la force de la question requise, à ce qui se prépare ? Un style de vie et de pensée jouant le jeu avec le moins de théâtralité possible ne serait-il pas capable de se déployer et d'affronter l'enjeu de l'"homme" et du "monde", par-delà l'appropriation ? Nous serait-il donné de nous rendre disponibles pour entendre simultanément la musique d'un requiem et celle d'une ouverture ? » (pp. 179-180).